
Les bantous, de la philologie allemande à l'authenticité Africaine: Un mythe racial contemporain

Author(s): Jean-Pierre Chrétien

Source: *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 8 (Oct. - Dec., 1985), pp. 43-66

Published by: [Sciences Po University Press](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3769205>

Accessed: 13/07/2013 07:12

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Sciences Po University Press is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*.

<http://www.jstor.org>

LES BANTOUS, DE LA PHILOGIE ALLEMANDE À L'AUTHENTICITÉ AFRICAINE UN MYTHE RACIAL CONTEMPORAIN

Jean-Pierre Chrétien

« Bantu », dans des langues africaines, signifie simplement « les êtres humains ». Mais les Bantous, venus de partout et de nulle part, sont en fait issus d'un étrange croisement de la philologie, de l'administration coloniale et de la sacristie. Cette domination par l'ethno-linguistique sent son racisme. Même si la « négritude » appliquée aujourd'hui aux Bantous est plus proche qu'il n'y paraît des bonnes vieilles théories blanches...

Les Bantous existent : qui ne les a rencontrés, dans son journal ou à la télévision, quand l'actualité se porte sur la partie australe du continent africain ? Les *homelands* affectés par le gouvernement de Prétoria aux différentes ethnies qu'il distingue dans la population noire ont été baptisés « bantoustans ». A l'opposé, le président Bongo du Gabon, touché par la grâce du mécénat, fonde en 1982 à Libreville un Centre des civilisations bantoues (CICIBA) auquel a déjà adhéré une dizaine de pays d'Afrique centrale. Dérision de l'apartheid d'un côté, grandeur et illustration d'un ensemble culturel de l'autre : la vigueur de la réalité bantoue semble attestée au regard même de ces situations politiques contrastées.

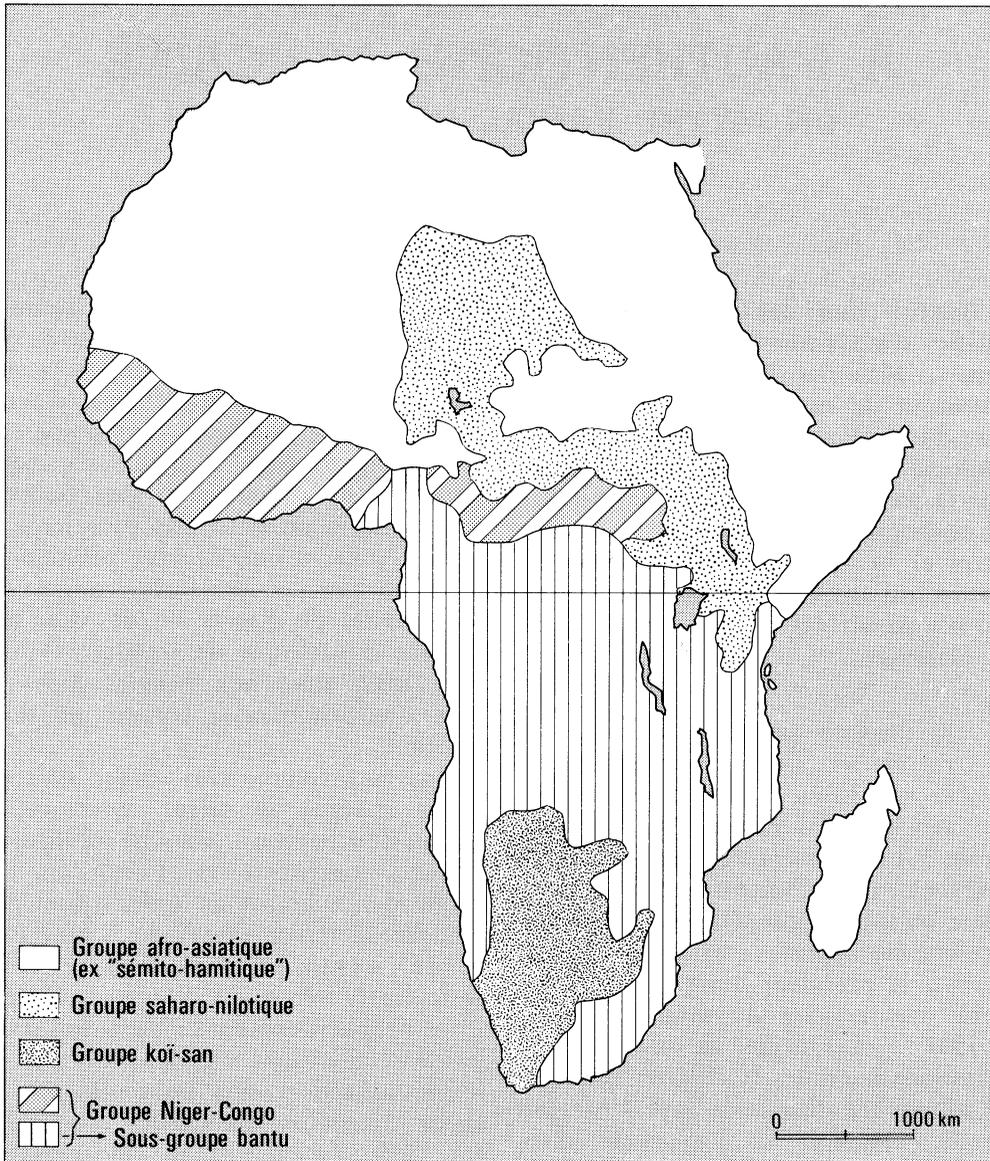
Le terme « bantu », forgé à partir de langues africaines où il signifie tout simplement « les êtres humains », a une résonance plus exotique que d'autres dénominations lancées par l'ethnologie du siècle dernier, telles que paléonigritique, soudanais ou nilotique. Il s'est pourtant diffusé de façon beaucoup plus large. Il semble coller à une Afrique profonde, à la réalité humaine des forêts congolaises, des savanes du Kenya ou du veld sud-africain, à l'Afrique des « safaris » peut-être, mais aussi aux peuples noirs les plus « authentiques », comme on dirait au Zaïre.

Pourtant, comme tout vocable ou toute image chargés de valeur mythique, la notion de « bantu » a suscité les discours les plus contradictoires. Tantôt, on voit surgir des migrants en quête quasi perpétuelle de terres nouvelles : « Une peuplade venue du Sahara », « des agriculteurs venus du Tchad »¹. Tantôt, ils se profilent comme l'incarnation d'une vieille civilisation d'agriculteurs et de forgerons sédentaires, bousculés par les chocs extérieurs depuis le 16^e siècle². En 1958, Janheinz Jahn, le spécialiste

1. Joseph Pasteur, « Les dossiers de l'écran » (émission sur les Zoulous), *Antenne 2*, 19 août 1975. P. Decraene, article sur le Rwanda, *Le Monde*, 31 mars 1974.

2. B. Davidson, *L'Afrique avant les Blancs*, Paris, PUF, 1962, p. 214-217.

Carte 1. Les grandes familles de langues africaines
(d'après J. Greenberg)



allemand de la négritude, intitulait *Muntu* (singulier de « bantou ») un ouvrage de synthèse sur « l'homme africain et la culture néo-africaine », comme si la réalité -ntu était au cœur des sagesse africaines¹. Or le mot « bantou », commenté aujourd'hui dans tous les dictionnaires, n'était pas encore jugé digne d'une entrée à la fin du 19^e siècle dans la *Grande encyclopédie* de Philibert Berthelot². On est donc amené à s'interroger sur les modèles anthropologiques qui l'ont marqué et sur l'historiographie du concept qu'il recouvre. C'est une entreprise presque aussi ardue que la reconstitution de l'histoire même des populations regroupées sous cette étiquette.

Jan Vansina a déjà proposé des éléments de réponse sur « le rôle des savants » dans le maniement de la « boule de cristal » où se dessinent les Bantous³. Nous avons, quant à nous, été confronté à cette question en travaillant sur la région des grands lacs est-africains⁴. Jamais un paysan africain d'autrefois n'aurait pu déclarer : « Je suis un Bantou », sinon pour se réclamer, avec un pluriel maladroit, de l'espèce humaine !

En fait, la paternité des Bantous est à chercher dans les cabinets des linguistes, les bureaux des administrateurs coloniaux et les sacristies des missions chrétiennes. Nous leur attribuerions volontiers trois géniteurs successifs : le philologue alle-

mand Wilhelm Bleek au milieu du 19^e siècle, le naturaliste et administrateur britannique Harry Johnston au début du 20^e siècle, enfin le missionnaire flamand Placide Tempels, il y a à peine cinquante ans. Cette simplification un peu provocante désigne les trois axes culturels autour desquels s'est construit le modèle bantou : la linguistique du siècle dernier, la raciologie de l'ère coloniale et l'ethno-philosophie africaine contemporaine.

○ LE GROUPE BANTU : UNE DÉFINITION LINGUISTIQUE PIÉGÉE

L'héritage de Bleek : des langues à classes

Fils d'un exégète protestant, Wilhem-Heinrich Bleek (1827-1875) soutient à l'Université de Bonn en 1851 une thèse de philologie sur les langues africaines⁵. De cet opuscule de soixante pages en latin, il tire peu après deux articles, en allemand et en anglais, qui livrent l'essentiel de ses idées⁶. Le jeune universitaire rhénan semble persuadé d'avoir découvert, comme on dirait aujourd'hui, un nouveau créneau dans la recherche linguistique. Cette discipline était alors particulièrement illustrée dans les pays de langue allemande. Bleek se place très précisément dans la lignée de Friedrich von Schlegel qui, dans son ouvrage de 1808 sur « la langue et la sagesse de l'Inde », avait lancé l'idée de l'ascendance indienne des langues et des cultures européennes. N'écrit-il pas dans son article de 1853 (p. 37) : « Nous pourrions presque dire que ce continent (l'Afrique)

1. J. Jahn, *Muntu*, Paris, Le Seuil, 1961 (traduction).

2. L'entrée « Bantou » figure pour mémoire, sans développement propre, simple renvoi aux articles « Afrique » et « Anthropologie », Paris, 1891 (voir vol. 5, p. 301).

3. J. Vansina, « Le phénomène bantou et les savants », in *Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny*, Paris SFHOM, 1981, vol. 1, p. 495-503 ; « Bantu in the crystal ball », *History in Africa*, 6, 1979, p. 287-333 et 7, 1980, p. 293-325.

4. « Les deux visages de Cham. Points de vue français du 19^e siècle sur les races africaines d'après l'exemple de l'Afrique orientale », in P. Guiral, E. Temime, *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Editions du CNRS, 1977, p. 171-199.

5. *De nominum generibus linguarum Africae australis, copticae, semiticarum aliarumque sexualium*, thèse, Bonn, 1851.

6. « Ueber africanische Sprachenverwandschaft », *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1853, p. 18-40 ; « On the languages of Western and Southern Africa », *Transactions of the philological society*, 4, 1855, p. 40-50.

semble appelé à avoir la même importance pour les philologues de la deuxième moitié du siècle que celle de l'Orient durant la première moitié ?

Estimant avoir détecté en Afrique australe deux langues, « le cafre » et « le hottentot », susceptibles d'avoir joué un rôle historique analogue à celui du sanscrit, il ne rêve que d'aller travailler en Afrique du Sud. Il se fait recruter par l'évêque anglican du Natal, Colenso, au titre de conseiller linguistique, pour lui rédiger une grammaire zulu. Dès 1855, il arrive à Durban. A partir de 1857, il passe au service de sir George Grey, ancien gouverneur de la Nouvelle-Zélande, devenu responsable de la colonie du Cap : il gère la bibliothèque de ce dernier et prépare différentes études sur les langues d'Afrique et du Pacifique¹.

C'est dans celle de 1858, consacrée aux langues d'Afrique du Sud, qu'il propose d'intituler « famille Ba-ntu » le groupe des « langues à préfixe pronominal » : date de naissance des « Bantous » ! Mais il précise et nourrit alors les thèses qu'il a, en fait, énoncées, depuis 1851. L'ensemble des langues africaines parlées dans la moitié australe du continent se caractérisent selon lui par l'absence de genres : les substantifs y sont en effet répartis de façon « non naturelle » en un certain nombre de classes (seize, écrit-il au début) dont deux sont réservées aux êtres humains (au pluriel et au singulier). Ces classes sont marquées par des préfixes à valeur pronominale, puisqu'ils sont repris devant les verbes et autres éléments de l'énoncé en concordance avec le sujet initial. Le vocable « bantu » a été choisi parce qu'il désigne

« les gens » dans les langues de cette famille (ba étant le préfixe de la classe plurielle affectée aux êtres humains)².

La lecture des sources documentaires et intellectuelles du jeune Bleek éclaire la maturation de ce modèle. Il utilise les monographies publiées depuis le 17^e siècle par des missionnaires catholiques ou protestants : études de capucins italiens sur des langues du Congo et de l'Angola, travaux plus récents de pasteurs français ou britanniques en Afrique du Sud, enfin les recherches sur le kiswahili menées par Ludwig Krapf, missionnaire allemand de la Church Missionary Society sur la côte orientale³. En fait, depuis le voyage de Vasco de Gama, on avait remarqué la parenté étroite existant entre les langues des côtes Ouest et Est du Sud du continent. Mais la nouveauté en ce milieu du 19^e siècle tenait au comparatisme systématique développé dans des cercles académiques européens et américains à partir des éléments rassemblés antérieurement par les voyageurs et les missionnaires.

Quatre articles parus dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* et dans le *Journal of the American Oriental Society* entre 1847 et 1849 et la compilation de géographie culturelle pu-

2. A titre d'illustration, voyons le fonctionnement de ces règles en kirundi (la langue du Burundi). Les substantifs se répartissent en 17 classes (en incluant singuliers et pluriels) marquées chacune par un préfixe, que nous isolons ici du radical. Par exemple : *umu-ntu*, l'être humain, *aba-ntu*, les êtres humains ; *igi-ti*, l'arbre, *ibi-ti*, les arbres, etc. Il n'y a pas de genres : l'homme, au sens masculin, *umu-gabo*, a le même préfixe (*umu*) que la femme, *umu-gore*. Ce que Bleek appelle la « valeur pronominale » et que l'on définirait plutôt aujourd'hui comme système de « référents », apparaît dans la construction d'une phrase, par la répétition du préfixe initial. Par exemple : *aba-ntu ba-bi ba-raje*, « des personnes méchantes sont arrivées » (répétition du préfixe *ba*, la voyelle initiale *a* n'apparaissant qu'en début d'énoncé). L'apprentissage de ces langues suppose une rupture radicale avec nos usages grammaticaux.

3. Nombreuses références dans J. Knappert, *Un siècle de classification des langues bantoues, 1844-1944*, Bruxelles, CRISP, 1970, 58 p.

1. *The library of His excellency sir George Grey. Philology*, vol. 1, *South Africa*, Londres, Leipzig, 1858, p. 261 ; *A comparative grammar of South African languages*, Londres, 1869, 322 p.

blée en 1850 par Gumprecht dans les Comptes rendus mensuels de la société de géographie de Berlin ont particulièrement nourri la thèse de Bleek¹. On y relevait déjà la mention du système des classes et de leurs préfixes, celle du fonctionnement des concordances dites « euphoniques » ou « allitératives » (la répétition des référents à valeur « pronominale »). Mais la synthèse de ce dernier s'inscrivait d'emblée dans un comparatisme plus vaste, tendant à situer l'Afrique dans un ensemble mondial, celui des langues dites « pronominales », caractérisées par des affixes à valeur grammaticale. De ce point de vue, les jeux d'opposition qu'il établit sont idéologiquement aussi révélateurs que les parentés qu'il souligne au sein des langues africaines.

Dans l'espèce d'arbre généalogique des langues qu'il propose dans ses écrits de 1851 et de 1853 (voir graphique), la « grande lignée des langues africaines », divisée en un « rameau méridional » (les futures « langues bantu ») et un « rameau septentrional », s'oppose à la « lignée des langues sexuelles » (c'est-à-dire dotées de genres masculin et féminin) dont le « rameau septentrional » regroupe en fait toutes les langues indoeuropéennes, sémitiques et celles qu'on appellera plus tard hamitiques, tandis que le « rameau méridional » n'abrite que les idiomes des Hottentots et des Bochimans. L'axiome, répandu à l'époque, selon lequel les langues, une fois constituées, sont inaltérables à travers les siècles, à la manière des espèces vivantes nées au cours de l'évolution, le conduit à discerner dans certaines les traces de situations ar-

chaïques, des sortes de fossiles linguistiques. C'est ainsi que le parler « koï » des Hottentots fait figure selon lui de « langue originelle » (*Ursprache*) de toute la famille des langues de haute culture (celles d'Europe et du Moyen-Orient) : « ... Quelques-uns de ses rameaux semblent être restés attachés aux débuts du développement et peuvent encore offrir une image assez fidèle de la situation du peuple originel d'où sont sortis tous les rejetons de la branche sexuelle »². Bleek, parti en Afrique du Sud pour enquêter sur les Bantous, s'intéresse finalement davantage aux groupes non bantouphones (Hottentots et Bochimans) en lesquels il croit découvrir les locuteurs d'une sorte de présanscrit, c'est-à-dire un rameau lointain et comme exilé de ses propres ancêtres ! Ce fantasme aura la vie dure : nous verrons qu'il hante encore l'idéologie officielle sud-africaine.

Quant à ceux qu'il intitule « Bantous », il les range, dans sa *Grammaire* de 1869, dans une « classe des langues intertropicales » où l'on trouve également la « famille malayo-polynésienne-papua »³. Face aux Hottentots censés être venus jadis du Nord, les « Cafres », témoins d'une ancienne migration mélanésienne, seraient porteurs d'une autre *Ursprache* antagoniste, à structure « non naturelle » (puisque privée de genres sexués) et qui n'a engendré aucune culture à « haut développement ». L'Afrique australe devenait avec Bleek un foyer de dispersion culturelle, une nouvelle Inde ou un nouveau Caucase, mais au prix d'un énorme quiproquo idéologique.

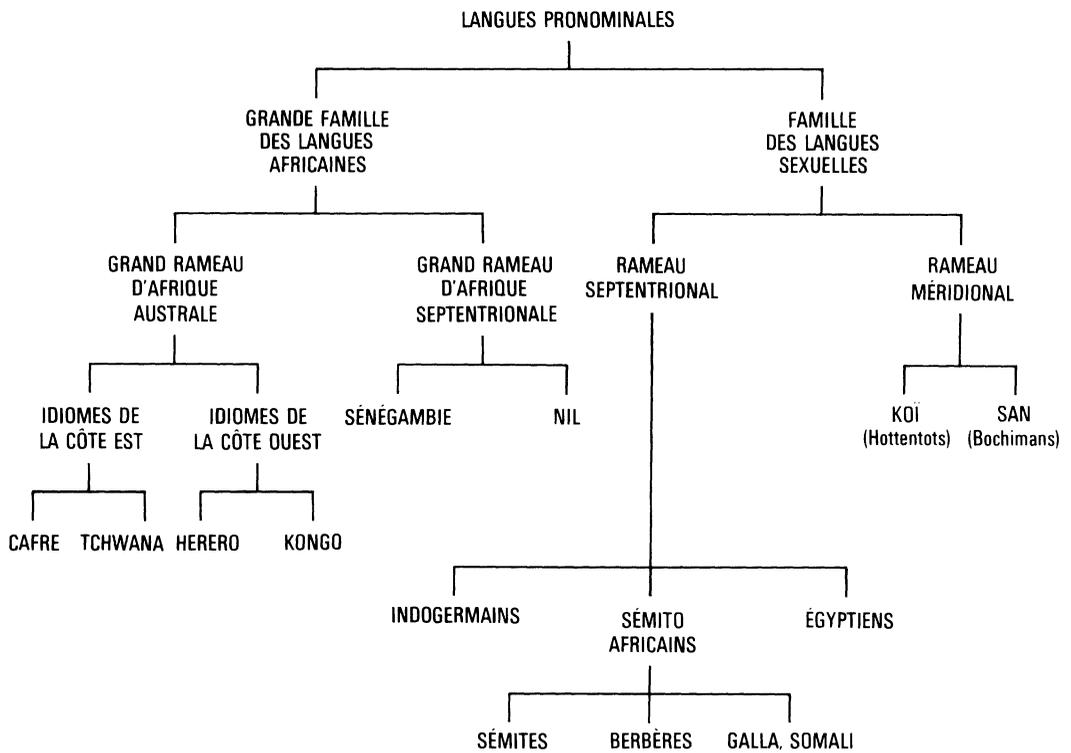
2. W. Bleek, « Ueber africanische Sprachenverwandtschaft » art. cité, p. 36.

3. W. Bleek, *A comparative grammar...*, op. cit., p. 1-3. Orientation favorisée par la documentation rapportée du Pacifique par Grey.

1. Gumprecht, « Ueber den grossen südafrikanischen Volks- und Sprachstamm », *Monatsberichte der Gesellschaft für Erdkunde zu, Berlin*, 6, 1850, p. 142-191.

ARTICLES

Répartition des langues selon Bleek (1853)
(tableau simplifié)



Un stade de l'évolution culturelle : les langues agglutinantes

L'orientation apportée par Bleek à ce premier africanisme linguistique ne peut se comprendre hors du contexte scientifique allemand et en particulier des travaux élaborés depuis le début du 19^e siècle sur les langues « indogermaniques ». Dans la préface à sa « Grammaire » de 1869, notre auteur affirme que « les traits organiques » du langage éclairent « les tendances mentales originelles » des peuples et que la philologie permet donc de faire remonter le champ d'études de l'ethnologie à des milliers d'années en arrière. On retrouve l'organicisme romantique qui marquait la littérature spécialisée allemande. L'accent y était mis sur la morphologie et la structure des langues, censées refléter de façon plus profonde que les lexiques les cultures nationales avec leurs qualités intrinsèques¹. En fait, comme le montre le tableau généalogique proposé par Bleek, cette perspective était surtout marquée par les classifications des biologistes et les raisonnements de l'évolutionnisme.

Dans cette vision génétique, cette histoire naturelle des langues, différents stades pouvaient être distingués. Jakob Grimm n'avait-il pas déjà expliqué dans sa « Grammaire allemande » de 1819 que les trois genres (masculin, féminin, neutre) de l'allemand traduisaient un niveau culturel particulièrement élevé ! Pour le domaine qui nous retient ici, il existait un schéma évolutif, proposé par les frères Schlegel et par von Humboldt et mis en forme par August Schleicher (un botaniste devenu linguiste...) au milieu du 19^e siècle.

Son succès est d'ailleurs loin d'être éteint. Il hiérarchisait les langues en trois types : au stade « isolant » (radicaux juxtaposés sans morphèmes) aurait succédé le stade « agglutinant » (morphèmes sous forme d'affixes), puis le stade « flexionnel » (formes grammaticales étroitement liées aux radicaux, sous forme de déclinaisons et de conjugaisons). Les langues de ce dernier type, parlées en Europe, étaient jugées comme les plus parfaites, les plus « naturelles » et en même temps les plus adaptées à des États civilisés. Les langues bantu au contraire, appartenant à la deuxième catégorie (avec leur système de préfixes), pouvaient dès lors être présentées comme moins « organiques », juste bonnes pour des peuples instables et primitifs².

La vision péjorative qu'avait des langues bantu leur « inventeur » est développée avec une particulière virulence dans son étude de 1868 sur « l'origine de la langue »³. Préfacé par Ernst Haeckel, le biologiste qui introduisit le darwinisme en Allemagne, cet ouvrage s'inspire d'une publication récente d'August Schleicher sur « la théorie darwinienne et la linguistique ». Développant alors les conclusions culturelles de son classement philologique, Bleek y explique que les langues à genres sont les seules à permettre la personnification des animaux et des choses (en les masculinisant ou en les féminisant) et, par conséquent, la construction d'univers poétiques ou philosophiques. Les langues à classes, au contraire, contraignent, selon lui, leurs locuteurs à rester bloqués à une vision peu cohérente du monde, à demeurer au ras du sol, sans jamais accéder à la vision

1. Notamment W. von Humboldt, *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées* (traduction française par A. Tonnelle), Paris, 1855, p. 1-47 (ouvrage allemand paru en 1836).

2. Voir M. Houis, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, PUF, 1971, p. 26-34.

3. W. Bleek, *Ueber den Ursprung der Sprache*, Weimar, 1868.

d'une religion céleste ni à l'articulation d'une pensée scientifique :

« Dans la grande masse des nations qui parlent des langues à préfixe pronominal et dont plusieurs constituent pourtant de grandes entités politiques, aucune n'a apporté de contribution notable à la connaissance scientifique... Cette réalité est sans aucun doute la conséquence d'une incapacité organique dont la base réside manifestement dans le manque d'une conception poétique de l'essence des choses. La forme grammaticale de leurs langues n'offre pas à leur imagination l'élan supérieur que la forme des langues sexuelles imprime avec une force irrésistible à la pensée de leurs locuteurs »¹.

Le ton raciste de cette discrimination culturelle était donné par Haeckel dans la préface où il affirmait que ces « races arriérées » lui rappelaient davantage « nos ancêtres animaux » que Kant ou Goethe !

Nous avons vu l'intérêt préférentiel porté par Bleek à la culture des Hottentots, bénéficiaires d'une langue à genres. Paradoxalement, le père fondateur du groupe bantou s'est donc employé à dévaloriser cette famille linguistique, en la situant à un échelon radicalement inférieur à celui occupé par les éleveurs et les chasseurs-cueilleurs du groupe koïsan. Il renversait ainsi de façon étonnante le regard porté jusque-là par les Européens sur les peuples d'Afrique australe. Les Bochimans et les Hottentots avaient plutôt été décrits, de manière d'ailleurs très caricaturale, comme l'incarnation de la primitivité brute : ils se retrouvaient érigés au rang de cousins éloignés des Sémites et des Européens. Les peuples de langues bantou au contraire, malgré l'étiquette de « cafres » (tirée d'un terme arabe désignant « les infidèles »), avaient plutôt

été considérés avec faveur durant la première moitié du 19^e siècle. Dans les classifications anthropologiques, ils étaient toujours distingués des « nègres proprement dits ». Ils étaient considérés comme plus beaux, plus évolués et moins aptes à la servitude que les Noirs du golfe de Guinée². En 1872 encore, Littré isolait la « race cafre » au sein de « l'espèce nègre », alors qu'à la fin du siècle la *Grande Encyclopédie* incluait les Bantous dans la « race nègre ». Les missionnaires en Afrique australe ne tarissaient pas d'éloges sur leur beauté physique, sur les qualités syntaxiques et phonétiques de leurs langues, voire sur leurs traditions bibliques³ !

Avec Bleek, leur culture se retrouvait dans l'impasse des langues agglutinantes. On peut se demander si ce changement de portrait n'a pas été favorisé par les modalités de l'expansion européenne en Afrique du Sud à cette époque. Après le « grand trek » des Boërs vers l'intérieur, les conflits avec les sociétés africaines de langues bantou s'étaient en effet aggravés, alors que les Hottentots ou les Bochimans n'offraient plus de difficultés. C'est en 1857 (Bleek était au Cap) que les Xhosa, las des abus de l'administration britannique et déçus par l'échec de leurs révoltes précédentes, se rallièrent à un prophète et abattirent tout leur bétail pour hâter le jour de leur libération... Face à ce désespoir, la linguistique, le darwinisme et l'impérialisme colonial débutant se conjuguèrent pour dénier aux « Bantous » le droit de s'exprimer.

Le modèle ethno-philologique mis en

2. Voir J.-J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, 1824, vol. 2, p. 13 ; J.C. Prichard, *Research into the physical history of mankind*, Londres, 1837, vol. 2, p. 360-370.

3. E. Casalis, *Études sur la langue sechuana*, Paris, 1841, J.W. Appleyard, *The Kafir language*, King William's Town, 1850.

1. *Ibid.*, p. XXII.

œuvre par Bleek a ensuite influencé durablement la linguistique africaniste. On peut le suivre à la trace chez les auteurs ultérieurs, même s'ils en ont parfois oublié la source. Friedrich Müller, en 1876, fait coïncider le classement des langues avec celui des types physiques identifiés par la chevelure : « race cafre » et « race nègre » sont regroupées dans la branche des « chevelures laineuses en toison », les Hottentots étant classés parmi les « chevelures laineuses en touffes »... Richard Lepsius, en 1880, se défend de confondre race et langue, mais il considère les « langues nègres bantu » comme plus primitives que les « langues nègres mêlées » de l'Ouest africain. En 1883, l'Anglais Robert Cust s'insurge contre ces hiérarchies : les langues bantu valent bien les langues aryennes, écrit-il. Mais, comme les autres, il estime que le langage reflète « les traits caractéristiques sociaux et intellectuels du peuple qui s'en sert »¹. Cet amalgame se prêtait à toutes les hypothèses « historico-culturelles » (*kulturhistorisch*), aux reconstitutions de « races historiques », comme on disait en France depuis Augustin Thierry. En fait, même si la nature purement linguistique du concept de bantu était répétée, son rapprochement avec les termes « arien » ou « malayo-polynésien » lui donnait à la fin du 19^e siècle une connotation raciale, dont Léon Poliakov a bien montré tous les prolongements en ce qui concerne le modèle indo-européen².

Le cadre idéologique dans lequel les « Bantous » se sont trouvés piégés par la linguistique a perduré jusqu'au milieu

du 20^e siècle, notamment par le biais des travaux du pasteur prussien Carl Meinhof, un des maîtres de la bantouistique contemporaine³. Sa « Grammaire comparée » de 1906 a encore été rééditée en 1948. Or, en bon disciple de l'école « indogermaniste », il reste attaché à la hiérarchie des langues, à l'infériorité des classes sur les genres et à un modèle généalogique qui le conduit à rechercher les caractéristiques d'un « bantu originel » (Urbantu). Ses œuvres sont traduites en anglais à partir de 1910⁴. Jan Vansina souligne à juste titre que durant un siècle (1851-1959) près de la moitié des travaux sur les langues bantu ont été publiés en allemand et que la « Grammaire » de Meinhof n'a été réellement dépassée que dans les années 1960.

En fait, le comparatisme fit négliger la description des langues en tant que telles. On observe même dans la première moitié du 20^e siècle un recul de la publication de textes de traditions orales, au profit de la théorisation anthropologique⁵. Aujourd'hui, les linguistes auraient peut-être choisi une dénomination plus neutre pour le groupe bantu, par exemple un découpage géographique (Jan Vansina suggère « groupe Vaal-Bénoué »). En adoptant une sorte d'ethnonyme, Bleek ouvrait la voie à une confusion des analyses et à toute une littérature raciologique.

1. F. Mueller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, Vienne, 1876, p. 74 ; R. Lepsius, *Nubische Grammatik, mit einer Einleitung über die Völker und Sprachen Afrikas*, Berlin, 1880, p. 12-27. R. Cust, *Sketch of the modern languages of Africa*, Londres, 1883 (traduction française en 1885).

2. L. Poliakov, *Le mythe arien*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, 354 p.

3. *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*, Hambourg, 1906 (3^e éd., 1948). Sur l'importance de l'œuvre de Meinhof, voir J. Vansina, « Bantu in the crystal ball », art. cité.

4. Notamment par Alice Werner, linguiste britannique d'origine allemande.

5. Voir R. Finnegan, *Oral literature in Africa*, Oxford, Clarendon, 1970, p. 26-47.

○ LA RACE BANTOUE DANS LE MIROIR DE
L'IDÉOLOGIE COLONIALE

Langue et race : les « Nègres bantous »

La complémentarité étroite entre linguistique et ethnologie, et en particulier l'assimilation de la langue à un des éléments du patrimoine racial d'un groupe de peuples, représente le fil conducteur de l'œuvre des philologues africanistes, de Bleek à Meinhof, et au-delà. La dérive raciale du terme « bantou » est sensible dès la fin du 19^e siècle. Un ethnologue allemand peut écrire en 1895¹ : « Les peuples bantous se présentent comme une unité ethnique (*ein Stamm*) dans leur aspect extérieur, leur langue et leur développement moral et social ». Les ouvrages de vulgarisation, non spécialisés en anthropologie, sont plus révélateurs encore. On peut lire dans une encyclopédie religieuse parue à Edimbourg en 1909² :

« L'emploi initial du terme « bantou » est linguistique. Les langues bantoues ... sont apparentées les unes aux autres, à peu près comme les langues aryennes... Mais comme les populations parlant ces langues appartiennent, à quelques exceptions près, à un type anthropologique bien caractérisé, il est devenu habituel, par commodité, d'employer ce terme pour désigner ce type. Les peuples bantous sont à un stade culturel sensiblement uniforme, et peuvent être décrits généralement comme à la fois pasteurs et agriculteurs ».

Plus récemment, on pourrait ironiser sur le fait que dans la série des « Dictionnaires du savoir moderne », ce n'est pas dans le volume consacré au « langage », mais dans celui intitulé « l'anthropologie » que les Bantous ont droit à une rubrique :

1. K. Barthel, « Die Völkergruppe der Bantu-Neger », *Aus allen Weltteilen*, 26(6), 1985, p. 279-284.

2. E.S. Hartland, « Bantu and South Africa », in J. Hastings (ed.), *Encyclopaedia of religion and ethics*, tome 2, Edimbourg, 1909, p. 351.

« Mélange d'une souche nègre... et de peuples dits caucasiens... »³.

Très tôt l'identification se fait franchement biologique. C'est la craniologie qui est mise en œuvre à la fin du 19^e siècle. D'après les mensurations étudiées par un médecin, Harry Johnston, commissaire du gouvernement britannique pour le protectorat d'Ouganda, explique en 1902 qu'il existe une unité physique bantoue, des Baganda aux Zoulous⁴. En Afrique du Sud, les compilations historiques plusieurs fois rééditées de McCall Theal signalent, dès 1888, que la capacité crânienne des Bantous se situe entre celle des Européens et celle des Hottentots : les mêmes critères sont employés dans la synthèse dirigée par l'anthropologue Schapera (rééditée encore en 1953)⁵. Dans les années 1930, l'anthropologue anglais Seligman imposa cette vision dans un manuel qui fit autorité jusqu'aux années 1960⁶ : « Malgré que les Bantous soient définis d'après des critères linguistiques, on peut trouver, là où des tribus bantou avoisinent des tribus non-bantou, que certains traits physiques caractérisent à tel point chacun des groupes linguistiques que, pour des aires particulières, une terminologie basée sur la langue est aussi valable pour différencier les groupes somatiques ».

Mais, plus généralement, c'est le concept de race « culturelle » ou « historique », inspiré par le modèle indo-européen, qui s'imposa. Comme le notait un manuel de 1885⁷ : « Les historiens ont imité les natu-

3. A. Akoun (éd.), *L'anthropologie*, Paris, Retz, 1972, p. 75.

4. H.H. Johnston, *The Uganda Protectorate*, Londres, 1902, p. 480-482.

5. G. McCall Theal, *The beginnings of South African history*, Londres, 1888 (rééd. 1907), p. 7. R.A. Dart, « Racial origins », in I. Schapera (ed.), *The Bantu-speaking tribes of South Africa*, Londres, 1937 (rééd. 1953), p. 1-31.

6. C. Seligman, *Races of Africa*, Londres, 1930 (rééd., 1939, 1957, 1966), trad. fr., Paris, Payot, 1935, p. 159-160.

7. P. Topinard, *Éléments d'anthropologie générale*, Paris, 1885, p. 117.

ralistes, ils ont emprunté le mot de race au langage courant et l'ont adapté à leurs besoins ». Cela est encore plus exact en ce qui concerne l'ethnologie. Les voyageurs Stanley et Emin Pacha observaient en effet vers 1890 qu'il n'existait pas de « type bantou », mais plutôt une famille culturelle « négroïde », très mêlée sur le plan somatique et qui ne se distinguait parfois de ses autres voisins « nègres » que par la langue¹.

Depuis Johnston, la caractérisation essentielle attribuée à la « race bantoue » est l'activité agricole. Ce portrait de paysan se retrouve dans la plupart des encyclopédies. La comparaison des éditions successives est révélatrice : par exemple, le dictionnaire allemand de Brockhaus définit en 1901 « les peuples bantous » comme une « unité linguistique », et, en 1953, « les Bantous » comme des « tribus nègres » unies par la culture à la houe, l'élevage du petit bétail et le culte des ancêtres, sans doute ce qu'un manuel américain récent résume sous l'expression de « l'économie et la culture bantoues »².

Origines et métissages : la quête d'ancêtres orientaux

Si l'usage s'était établi de parler de peuples bantous, deux questions devraient être élucidées : celle de l'homogénéité culturelle d'un ensemble aussi vaste, d'autre part la contradiction entre la vision négative laissée par les linguistes (vue ci-dessus) et les portraits physiques et culturels favorables livrés par les explorateurs des années 1850-1890. La réponse fut trouvée dans

le modèle ethnographique dominant à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, à savoir le diffusionnisme³ : le développement des cultures était analysé spatialement comme le fruit quasi exclusif d'influences extérieures, de migrations et de conquêtes. Toute l'histoire africaine devint une histoire de la mise en place des peuples (*Siedlungsgeschichte*), conçue sur une grande échelle, la recette en est donnée en France à l'École d'anthropologie de Paris⁴ : « La distribution géographique des vainqueurs et des vaincus, surtout le degré de métissage, qui mesure la durée des rapports forcés entre les autochtones et les derniers venus, finissent par suppléer les données historiques absentes ».

Il fallait au préalable définir le berceau ou les foyers successifs d'expansion des Bantous. Avant même que Meinhof ne s'interroge sur un *Urbantu*, Johnston avait, dès 1886, suggéré que le peuplement de toute la moitié Sud du continent s'était effectué depuis la région des grands lacs. Depuis le début du siècle, des itinéraires et des cartes ont donc été proposés selon le modèle d'un réseau ramifié prenant sa source vers le Nord-Est⁵. La variété des types humains conduit à distinguer, jusqu'aux années 1950, des « Bantous forestiers » et des « Bantous des savanes », des

3. B. Ankermann, « Kulturkreise und Kulturschichten in Afrika », *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, p. 54-84.

4. A. Lefèvre, « Races, peuples, langues d'Afrique », *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 1892, p. 65-79.

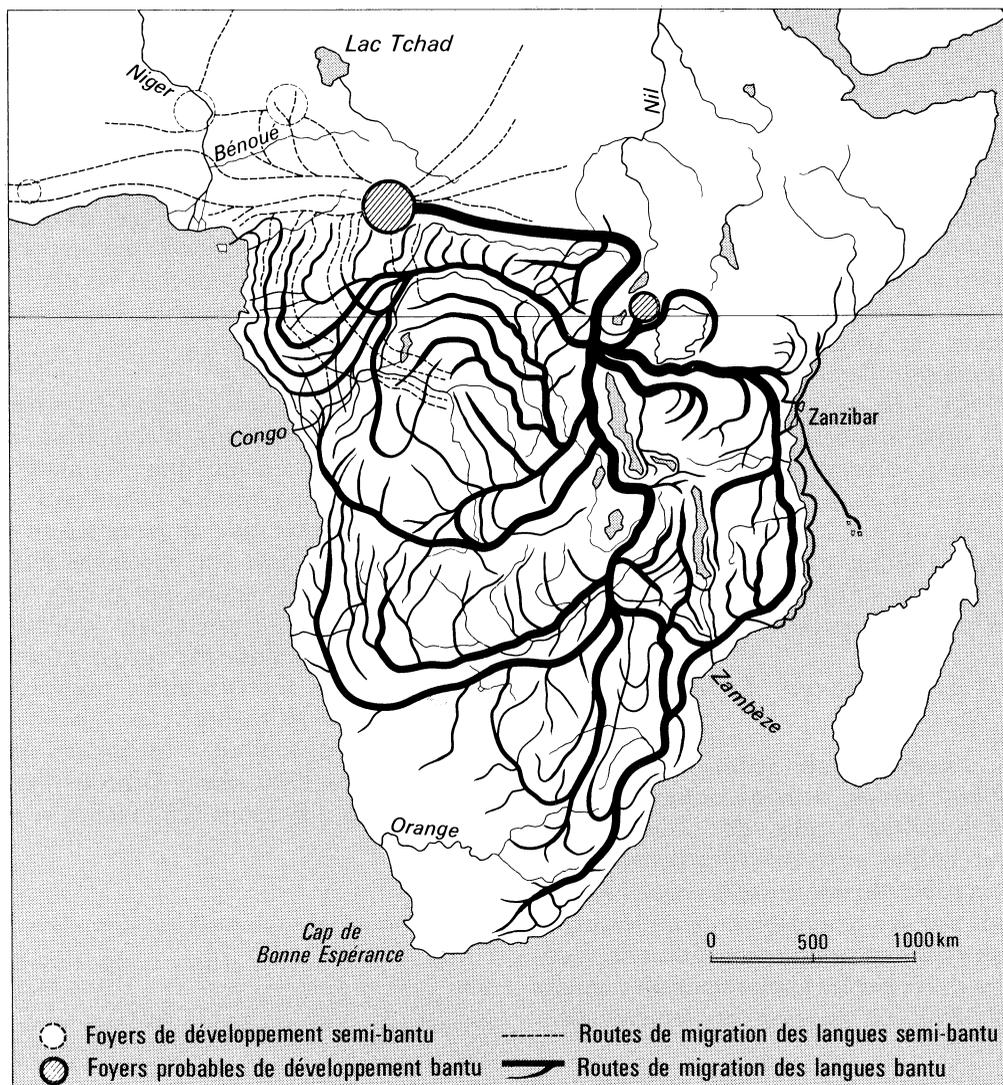
5. H.H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition*, Londres, 1886 (cité par J. Vansina, « Bantu in the crystal ball », art. cité, p. 304-305). K. Barthel, « Völkerbewegungen auf der Südhälfte des afrikanischen Kontinents », *Mitteilungen des Vereins für Erdkunde zu Leipzig*, 1893, p. 81-87. Exemples de cartes : S. Passarge, *Südafrika*, Leipzig, 1908, p. 164 (grands axes venus du Nord-Est) ; C.W. Stow, *The native race of South Africa*, Londres, 1905, hors-texte (écheveau où se croisent Cafres, Phéniciens et Persans...) ; H.H. Johnston, *British Central Africa*, Londres, 1897, p. 480 (sorte d'arbre, repris dans le tome 2 de sa *Comparative study of the Bantu and semi-Bantu languages*, Oxford, Clarendon, 1919).

1. H.M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, trad., Paris, Hachette, 1890, vol. 2, p. 350-352. Emin Pacha (alias E. Schnitzer), août 1888 (Nachlass Emin Pascha, *Staatsarchiv.*, 622-2, Hambourg).

2. *Brockhaus' Konversations-Lexikon*, vol. 1, Leipzig, 1901, p. 364-365. *Der grosse Brockhaus*, vol. 1, Wiesbaden, 1953, p. 613. R.W. July, *A history of the African peoples*, New York, Scribners, 1970, p. 134.

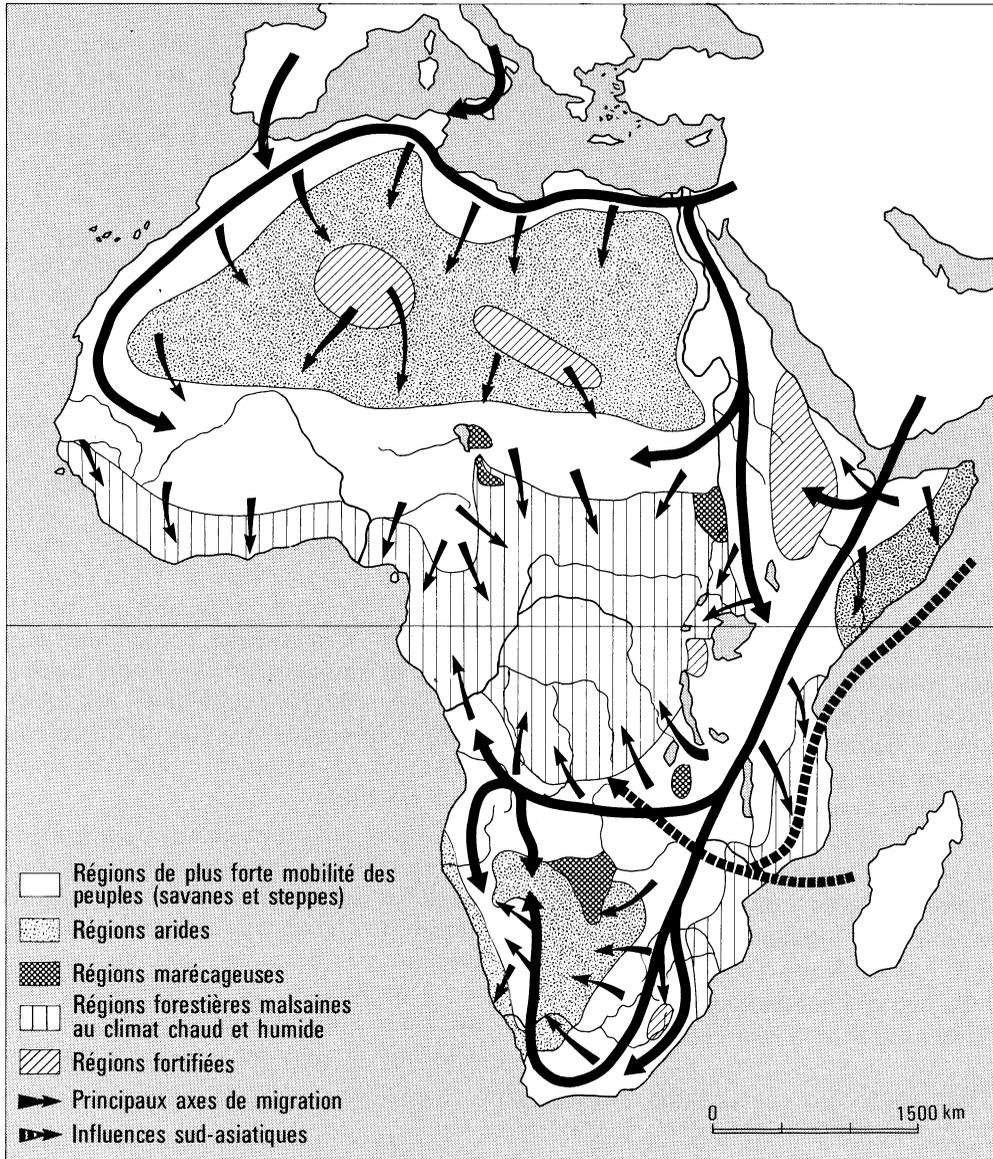
Carte 2. Les migrations bantoues : le modèle de Johnston (1897,1919)

Schéma cartographique illustrant l'origine probable et les migrations des langues bantou et semi-bantu



LES BANTOUS

Carte 3. Les "origines orientales"
(S. Passarge, 1908)



« vieux Bantous » et des « jeunes Bantous »¹.

Ces reconstitutions se nouèrent autour d'un a priori fondamental : la distinction entre l'origine des Bantous et celle des Noirs « soudaniens » (de l'Afrique de l'Ouest). Cette dichotomie n'a de fondement ni linguistique ni anthropologique², mais elle s'inscrit – est-ce un hasard ? – dans l'histoire contemporaine de deux espaces coloniaux, oriental (à dominante anglophone) et occidental (à dominante francophone).

L'originalité et les particularités de l'espace bantou furent donc renvoyées à des références extra-africaines, plus précisément à des origines orientales, asiatiques ou océaniques. Selon une première hypothèse (qui remontait implicitement à Bleek), les ancêtres des Bantous venaient d'Océanie, l'Allemand Franz Stuhlmann (un naturaliste et administrateur colonial comme Johnston) développa l'idée d'une première vague nigritienne originaire de Mélanésie. Maurice Delafosse, bien connu dans le milieu colonial français, s'y rallia : pour lui, tous les Noirs étaient venus du Sud-Est et les Bantous abritaient donc les éléments les plus primitifs, avant les contacts civilisateurs avec les peuples du Nord du continent³. Une idée répandue également chez les missionnaires-historiens du « Ruanda-Urundi » sous mandat belge⁴.

Mais le plus souvent les regards se tournèrent vers le Nord-Est, vers le Nil et la mer Rouge qui semblaient plus dignes de la culture bantoue. Celle-ci aurait été nour-

rie d'influences asiatiques et. Correspondant à une « rameau plus récent » de la grande famille « nègre »⁵, elle semblait supérieure à celle des Africains du golfe de Guinée. Sous la plume des religieux (pères catholiques ou révérends protestants), l'explication fut trouvée dans la « table des nations » de la Bible : il suffisait d'identifier les branches correspondantes des « Chamites » que la chute de la tour de Babel était censée avoir dispersés vers le Sud. Les Bantous se retrouvèrent, par exemple, descendants de Kouch (les autres Noirs étant rattachés à Pouth) ou d'un autre fils de Cham⁶. Le « Pays de Punt » fréquenté par les marins de la reine de Saba fut identifié au locatif swahili *pwani* désignant le littoral de l'océan Indien (chez le révérend père Torrend et chez Meinhof). Theal évoqua même des tribus coptes et des mercenaires grecs égarés de l'armée du pharaon Psammétique I^{er} ! De façon plus réaliste, Meinhof, Johnston et, en 1927, Dietrich Westermann associèrent langue bantu et langue peul : les Fulbé habitaient certes en Afrique occidentale, mais les fantasmes orientaux plaqués à l'époque sur leurs origines renvoyaient encore à un horizon nilotique⁷.

Toutes ces suppositions s'intégraient en fait au modèle dominant dans l'africanisme au début du 20^e siècle, celui de l'hypothèse hamitique. Tout trait culturel et tout type humain ne répondant pas au stéréotype du « nègre » et de la sauvagerie étaient attribués à la pénétration, plus ou moins ancienne et plus ou moins intense, d'élé-

1. Par exemple, dans C. Van Bulck, « Les langues bantoues », in A. Meillet, M. Cohen (éds.), *Les langues du monde*, Paris, Editions du CNRS, 1952, p. 847-848.

2. Voir E. Strouhal, *Problèmes posés par l'étude des races humaines. Contribution anthropologique à l'histoire générale de l'Afrique*, Paris, UNESCO, p. 27-33, multigraphié.

3. M. Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922, p. 13-19.

4. A. Pages, *Un royaume hamite au centre de l'Afrique*, Bruxelles, IRCB, 1933, p. 11-13. L. de Lagere, *Ruanda*, Namur, 1939, rééd. Kabgayi, 1959, p. 49.

5. F. Ratzel, *Völkerkunde*, Leipzig, vol. 1, 1885, p. 234.

6. J. Torrend, *A comparative grammar of the South African languages*, Londres, 1891, p. XXXIII-XLII. W.A. Crabbtree, « Zulu origins », *Bantu Studies*, 22 (2), 1922, p. 5-7.

7. Sur cette hypothèse, voir J. Vansina, « Bantu in the crystal ball », art. cité ; D. Westermann, *Die westlichen Sudansprachen und ihre Beziehungen zum Bantu*, Berlin, 1927. Il y eut aussi une thèse sumérienne (!) : A. Drexel, « Gliederung der afrikanischen Sprachen », *Anthropos*, 24, 1923, p. 32.

ments « blancs », biologiquement supérieurs et porteurs de civilisation. Nous avons analysé ailleurs ce schéma gobinien¹. Les citations ne manqueraient pas. Franz Stuhlmann en 1910 : « Il faudra toujours se demander en présence de chaque trait de civilisation en Afrique s'il ne vient pas de l'extérieur, c'est-à-dire d'Asie ». Seligman en 1930 : « Les civilisations de l'Afrique sont les civilisations des Hamites ... Les envahisseurs hamites étaient des "Européens" pastoraux, arrivant vague après vague, mieux armés et d'esprit plus vif que les agriculteurs nègres à peau sombre »².

L'application de ce modèle au monde bantouphone a été lancée essentiellement par les écrits de Johnston : le dynamisme bantou serait dû, selon lui, « à l'immigration en Afrique est-centrale d'un type supérieur d'humanité », « une race de semi-Caucasiens », des Protohamites qui se seraient infiltrés peu à peu depuis près de 10 000 ans³. Or son influence a été énorme, non seulement dans les milieux coloniaux britanniques à travers ses ouvrages de référence sur l'Ouganda et sur les pays du Zambèze, mais aussi dans l'ensemble de la communauté scientifique par ses innombrables articles dans les revues spécialisées, par son grand ouvrage sur les langues bantu et, plus largement, par ses articles de synthèse parus dans les éditions de 1903 et de 1912 de l'*Encyclopaedia britannica* et dont le contenu, abrégé, sera repris jusqu'en 1962⁴. Il suffit de feuilleter

la littérature coloniale, de l'Afrique du Sud au Congo belge, pour y retrouver, de manière lancinante, cette hypothèse du métissage oriental, permettant de rendre compte en terme de races de la diversité des peuples de langues bantu⁵.

Dosages raciaux dans les cultures bantoues : nègres et sémito-hamites

Les Bantous apparaissent donc au début du 20^e siècle comme une « race historique », conjuguant un mirage oriental et le fantasme du « nègre » hérité de la tradition esclavagiste du 18^e siècle et d'une imagerie caricaturale du 19^e siècle (avant le « nègre banania », il y eut des enseignes de débits de tabac !). Le dosage de ces deux éléments est effectué dans le cadre d'« aires culturelles » conçues précisément selon un modèle quasi géologique d'empilement de « couches » successives⁶. Les variations sont expliquées par l'importance relative des différentes composantes raciales, par la date plus ou moins récente de leur pénétration et par le poids spécifique du climat (la chaleur humide des tropiques étant vue, a priori, comme un facteur de dégénérescence).

A ce titre, les populations de l'Ouest, en gros les sociétés du bassin du Congo, sont généralement dépréciées sous l'étiquette de « forestières ». Les colonisateurs français, belges et allemands convergent pour déplorer que « leurs Bantous » soient des gens très inférieurs aux Noirs « soudaniens ». Ne lit-on pas dans une guide à l'usage des administrateurs au Congo

1. « Vrais et faux nègres », *Le Monde-Dimanche*, 28 juin 1981.

2. F. Stuhlmann, *Handwerk und Industrie in Ostafrika*, Hambourg, Kolonialinstitut, 1910, p. 77. C. Seligman, *Races of Africa*, op. cit., p. 96.

3. H.H. Johnston, « A survey of the ethnography of Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1913, p. 413. Même hypothèse « protohamitique » chez Stuhlmann, (*Handwerk und Industrie...*, op. cit.), mais son œuvre, en allemand, a connu une moindre diffusion.

4. Voir J.A. Casada, *Sir Harry Hamilton Johnston. A bibliographical study*, Bâle, Basler Afrika-Bibliographie, 1977, 118 p.

5. Par exemple, W.G. Willoughby, *Race problem in the new Africa*, Oxford, 1923, p. 38-39 ; G. Van der Kerken, *Les sociétés bantoues du Congo belge*, Bruxelles, 1920, p. 6-8.

6. Voir notre introduction dans J.-P. Chrétien (éd.), *Histoire rurale de l'Afrique des grands lacs*, Paris, Afera-Karthala, 1983, p. 16-17.

belge en 1925¹ : « Ce qui caractérise d'une façon particulièrement marquée la race bantou et qui dérive de l'état de somnolence dans lequel son intelligence est restée, c'est, à s'en rapporter aux auteurs les plus qualifiés, le mysticisme » ?

Vers l'Est et le Sud du continent, où « l'infusion de sang kamite qui les différencie des vrais nègres a été la plus forte » (Seligman), les limites géographiques entre Bantous sont remplacées par des frontières sociales et politiques. Les aristocrates ou prétendus tels se voient créditer de plus de sang « oriental » que les masses. Le maniement de l'iconographie serait de ce point de vue très intéressant à suivre : les « chefs » y sont volontiers représentés dans des postures nobles mettant en valeur leurs « traits fins », tandis que le peuple est illustré par des types humains à la vulgarité choisie, ce qui souligne l'opposition entre « nègres atténués » et « vrais nègres » (selon les légendes des photos publiées par Seligman)². Le Congrès universel des races, tenu à l'Université de Londres en juillet 1911, enregistre le fait que 1 % des Bantous aurait « des nez aquilins et étroits, des lèvres minces et les beaux crânes vastes et orthognathes de type hamitique »³ ! L'anthropologie politique, depuis Friedrich Ratzel, s'est engouffrée dans cette voie. En 1929, l'Allemand Spannaus affirme que dans les anciens royaumes africains « le gros du peuple en tant que tel est dominé

par une couche ethnique étrangère de conquérants »⁴. Ce cliché de géopolitique raciale est omniprésent dans la littérature africaniste de la première moitié du siècle : les « conquérants hamito-sémitiques venus du Nord-Est de l'Afrique » ont partout fait merveille. Les colonisateurs en tirent même des conséquences très pratiques : la *Deutsch-ostafrikanische Zeitung* de Dar es Salaam conseille, dans un article du 3 octobre 1903, de diversifier les punitions selon les « races » : aux « Nègres bantous » les châtiments corporels, aux « Hamites » et aux Hindous les amendes !

Le schéma a fonctionné avec une sorte de perfection dans la région des Grands Lacs, en Ouganda et surtout au Rwanda et au Burundi. Rappelons simplement ici l'imagerie socio-raciale stéréotypée mise en œuvre⁵. D'un côté, des agriculteurs indigènes, formant la masse, décrits en général comme des nègres sans qualités ni physiques ni morales, et voués à la servitude, de « vrais Bantous » selon la littérature coloniale et missionnaire ; d'autre part, des pasteurs d'origine éthiopienne, des « Hamites » beaux et intelligents, faits pour gouverner de toute éternité. La fascination suscitée par les catégories tutsi ou hima conduit certains auteurs à exclure cette région de la zone culturelle bantu au profit d'une zone « hamito-sémitique »⁶. Le néoféodalisme, mis en place par les différents colonisateurs, s'est calqué sur ce clivage conçu comme racial. Le terme « Bahutu » désignant les agriculteurs a été en général identifié à celui de « Bantu »

1. *Recueil à l'usage des fonctionnaires et des agents du service territorial au Congo belge*, Léopoldville, 1925 (cité par J. Kagabo, « Les mythes fondateurs du personnage de l'évolué », *Culture et société*, 4, 1981, p. 124). Mêmes jugements dans A. Cureau (médecin et gouverneur honoraire), *La société primitive de l'Afrique équatoriale*, Paris, 1912, p. 13-20 et 68-82 ; P. Daye, *Le Congo belge*, Bruges, Paris, Desclée de Brouwer, 1927, p. 75-76 ; A. Haenicke, « Land und Leute in unseren Kolonien. Unser Kamerun », in *Das Buch der deutschen Kolonien*, Leipzig, Goldmann, 1937, p. 157-164.

2. C. Seligman, traduction citée de *Races of Africa*, p. 160 et planches photographiques 11 à 15.

3. F. von Luschan, « La race du point de vue anthropologique », in G. Spiller (éd.), *Mémoires sur le contact des races*, Londres, 1911, p. 22.

4. K.G. Spannaus, *Züge aus der politischen organisation afrikanischer Völker und Staaten*, thèse, Leipzig, 1929, p. 194.

5. J.-P. Chrétien, « Féodalité ou féodalisation du Burundi sous le Mandat belge », in *Etudes africaines offertes à Henri Brunschwig*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1982, p. 367-387.

6. H.L. Shantz, « Agricultural regions of Africa », *Economic geography*, octobre 1942, p. 347.

selon une étymologie implicite qui n'était en fait qu'un jeu de mots approximatif¹.

L'ambiguïté de l'hypothèse d'une origine métisse des Bantous est éclairée par ces exemples. Si les uns parlent d'un « affinement », d'autres insistent sur la dégradation qui a accompagné la « négri-fication ». En fait, on voit se développer au cours du 20^e siècle le concept du « Bantou en tant que tel », auquel sont réservés les traits négatifs, les éléments favorables étant réservés aux mystérieux ancêtres asiatiques. Cela explique l'acharnement avec lequel les constructions de Zimbabwe ont été attribuées à des Sabéens ou à des Phéniciens plutôt qu'aux ancêtres du peuple autochtone shona : « Il est difficile de reconnaître dans cette race timide d'esclaves le peuple hardi et belliqueux qui fut durant des siècles la race supérieure et la plus puissante du Monomotapa », écrivaient en 1902 les amateurs d'antiquités Hall et Neal². Malgré les conclusions contraires de l'archéologue anglais Randall MacIver, publiées en 1906 dans sa *Mediaeval Rhodesia*, on voit encore dans les années 1920 le père Schebesta proposer une origine égyptienne ou le révérend Willoughby imaginer la présence ancienne d'une race supérieure à peau claire dans ces parages. Mais n'a-t-on pas soutenu en 1977, devant une Université parisienne, une thèse d'ethnologie proposant le même type de bricolage fantasmagorique³ ! Le débat fut identique en ce qui concerne les ruines de Mapungubwe au Transvaal. Pour neutra-

liser l'effet jugé dangereux du livre de l'archéologue Léo Fouché paru en 1937 et qui concluait à une parenté entre ce site et celui de Zimbabwe, le gouvernement sud-africain fit appel à l'anthropologue Galloway qui définit (en 1937 et encore en 1959) les squelettes trouvés dans ces fouilles comme ceux des ancêtres des Bochimans et des Hottentots. Il ne fallait surtout pas trouver de Bantous à une époque si ancienne⁴ !

Des grandes migrations aux Bantoustans : des Africains étrangers à leur pays

En faisant des Bantous des sortes de métis négro-hamitiques, l'idéologie raciale suggérait en outre le caractère relativement récent de leur implantation. Tout se passe comme si, à l'époque coloniale, on avait situé l'histoire originelle de ces peuples à peu près à la même période que la traite des esclaves et le peuplement noir de l'Amérique. Le portrait donné des Bantous est celui de nomades belliqueux dont les déplacements et les conquêtes auraient été juste interrompus par l'arrivée des Européens. Jusqu'aux années 1950, il se trouve des auteurs pour placer vers le 16^e siècle la pénétration de la forêt équatoriale et la descente vers le Sud des peuples de langues bantu⁵.

Cette chronologie courte est fondée sur un traitement naïf (ou faussement naïf) des sources, écrites ou orales. L'histoire du peuplement est assimilée à la chronique de quelques péripéties guerrières modernes. Les raids des Zimba du moyen Zambèze et ceux des Jaga de l'Angola aux 16^e et 17^e siècles, évoqués avec effroi dans les sources portugaises de cette époque, furent

1. Sur cet amalgame et sa critique linguistique, voir les articles de J. Guilbert et de A. Coupez dans la revue *Zaire*, 1952, p. 901 et 1955, p. 707-708.

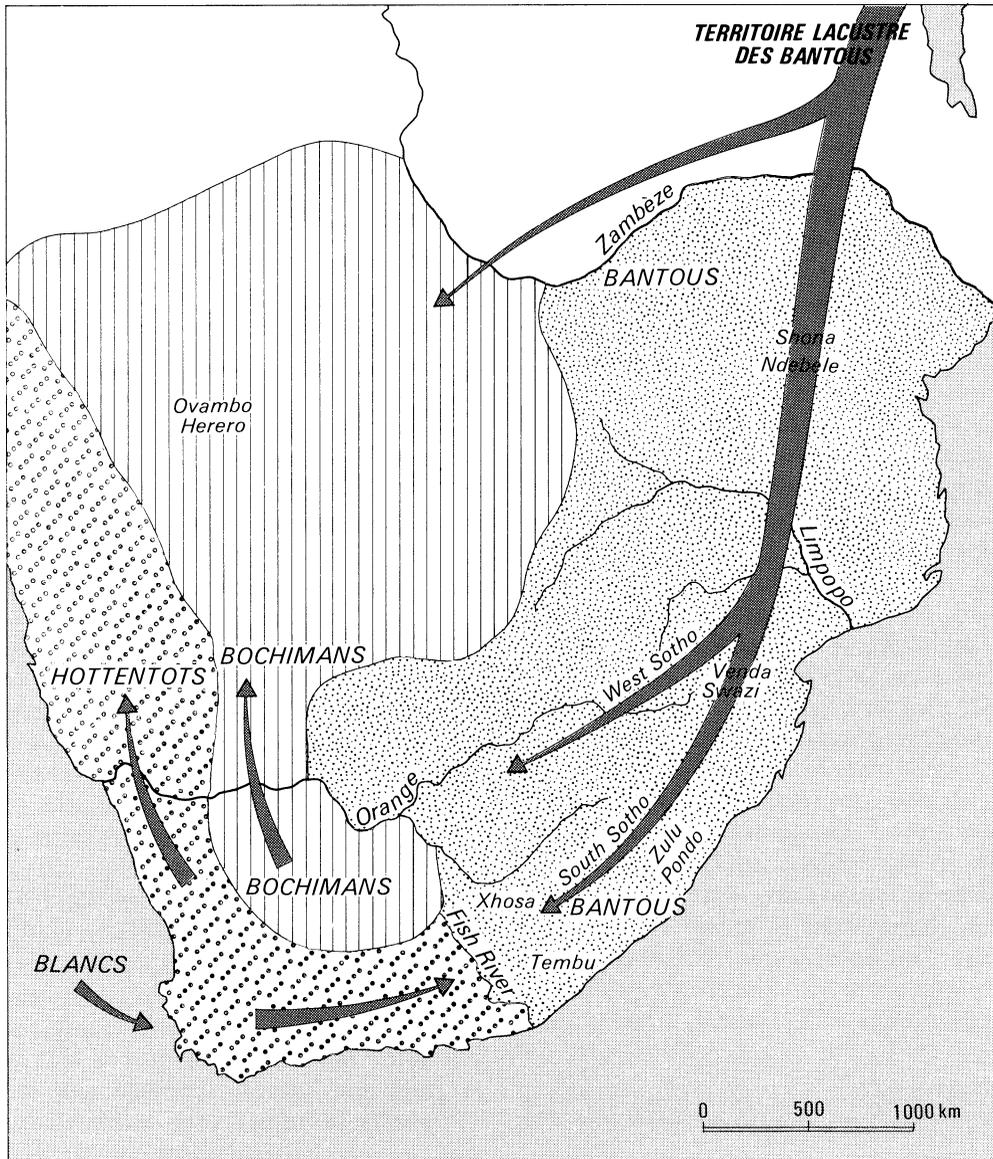
2. R.W. Hall, W.G. Neal, *Ancient ruins of Rhodesia*, Londres, 1902, p. 114-115. Historiographie de la question dans R. Summers, *Zimbabwe*, traduction française, Paris, Planète, 1971, p. 37-85.

3. P. Schebesta, « Die Zimbabwe-Kulture in Afrika », *Anthropos*, 1926, p. 519-521. W.G. Willoughby, *Race problem in the new Africa*, op.cit., p. 22-24. E.V. Bogomas, *L'héritage de Zimbabwe*, thèse, Paris, Université de Paris VII, 1978, multigr.

4. Voir Marianne Cornevin, *L'apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris, UNESCO, 1979, p. 90-92.

5. A. Moeller, *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province orientale du Congo belge*, Bruxelles, ARSOM, 1936, p. 29.

Carte 4. Migrants blancs et bantous selon la théorie officielle sud-africaine (Van Jaarsveld, 1975)



Rencontre des Blancs et des Bantous sur la Fish River

érigées en véritables « grandes invasions » bantoues¹. Le modèle présent dans la tête des auteurs contemporains était en fait celui des conquêtes zoulou de la première moitié du 19^e siècle : ce mouvement, né chez les Nguni du Natal, fut ressenti jusque sur les bords du lac Tanganyika. Son initiateur, Chaka, apparut comme un successeur des Jaga, avec la même auréole de cruauté et de sauvagerie². Selon la même myopie, l'expansion des Fang au Gabon au 19^e siècle ou la descente des Massaï sur les plateaux d'Afrique orientale au 18^e siècle donnèrent lieu à des extrapolations sur les migrations bantoues. L'interprétation des traditions orales, en particulier des récits d'origines, sembla cautionner, jusqu'à une date récente, des anachronismes de ce genre : d'une tradition locale du Botswana, Theal avait déduit que les Bantous étaient venus de « la région des grands lacs » au 15^e siècle ; de généalogies et de traditions lignagères recueillies au Rwanda ou en Ouganda dans les années 1960-1970, certains chercheurs se sont crus autorisés à placer l'arrivée de « défricheurs » bantous à des dates beaucoup plus récentes que celles fournies maintenant par l'archéologie³. Quiproquos sur la nature des faits évoqués ou limites structurelles de la mémoire orale ?

Les colons blancs d'Afrique du Sud, marqués par la dureté de la résistance zoulou dans les années 1870, ont particulièrement cultivé cette vision guerrière et récente du peuplement africain. La thèse officielle de cet État veut que les Européens et les Bantous soient arrivés en même

temps, et même les premiers avant les seconds. Le manuel de Van Jaarsveld publié en 1975, dont 10 pages sur 480 sont consacrées aux Bantous, reconnaît des traces de leur présence au Transvaal au 5^e siècle, mais pour conclure que les « premières hordes de Xhosa-Bantu » et les Blancs se sont rencontrés sur la Fish River vers 1770. L'annuaire du ministère de l'Information, *South Africa 1977*, exprime plus nettement cette idéologie de la simultanéité des migrations : « Avant leur migration en direction du Sud, il semble que les ancêtres des Noirs habitant aujourd'hui en Afrique du Sud vivaient dans la région des grands lacs de l'Afrique centrale. Leur entrée sur le territoire de l'actuelle Afrique du Sud a coïncidé approximativement dans le temps avec l'arrivée des premiers Blancs au Cap en 1652 »⁴.

L'apartheid et l'attribution de Bantoustans, conçus comme autant de campements stabilisés, sont au terme d'une démarche épistémologique et idéologique. Ecrits scientifiques et œuvres de vulgarisation ont construit l'image réifiée, figée et totalisante d'un groupe de peuples définis racialement métis et instables à partir d'un vocabulaire de linguistes.

○ MUNTU : LES QUIPROQUOS D'UN HUMANISME AFRICAIN

Les hommes de l'agriculture et du fer

Le débat scientifique a pris un nouveau cours dans les années 1950 : les travaux des linguistes et ceux des archéologues (capables depuis les années 1960 de dater

1. Par exemple, R. Avelot, « Les grands mouvements de peuples en Afrique », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1-2, 1919, 144 p (numéro spécial).

2. Par exemple, W.G. Willoughby, *Race problem in the new Africa*, *op.cit.*, p. 36-40 ; R. Verneau, *L'homme. Races et coutumes*, Paris, Larousse, 1931, p. 80.

3. Par exemple chez C. Buchanan, *The Kitara complex : the historical tradition of Western Uganda to the XVIth century*, Ph.D., Indiana University, 1974, p. 27 et 98-99, multigr.

4. Cité par M. Cornevin, *op. cit.*, p. 78. Voir aussi : F.A. Van Jaarsveld, *From Van Riebeck to Vorster, 1652-1974*, Johannesburg, Perskor Publisher, 1975, p. 54-58 (voir la carte reproduite ici) ; J. Leguèbe, *L'Afrique du Sud contemporaine*, Paris, PUF, 1978, p. 44-49. Paru dans la très sérieuse collection « L'historien », ce dernier ouvrage est un véritable pamphlet au service des thèses de Prétoria, qui affirme, entre autres, que les seuls sédentaires en Afrique du Sud au 18^e siècle étaient les Blancs...

les sites par le procédé du radiocarbone) ont recentré la question sur les réalités du terrain. Ces nouvelles recherches n'ont pas seulement intéressé les spécialistes, elles ont donné un nouvel élan à l'affirmation d'une civilisation africaine précoloniale, et d'abord sur le plan de la culture matérielle.

Les œuvres conjuguées de deux universitaires américains, le linguiste Joseph Greenberg et l'anthropologue George Murdock, ont d'abord rétabli le lien historique entre Afrique occidentale et Afrique centrale et australe : les langues bantu s'intégraient à la grande famille « Niger-Congo », l'expansion bantoue était associée à une pression démographique et à une expansion agricole vers le Sud, parallèles au dessèchement progressif de l'espace saharien depuis le III^e millénaire avant notre ère¹.

Puis l'importance de la métallurgie du fer, soulignée dès 1959 par le préhistorien Desmond Clark pour les sites anciens de l'Afrique du Sud, devint le cœur de la définition archéologique des sociétés de langues bantu à partir des recherches parallèles menées au Kenya, en Ouganda, au Rwanda et au Katanga (Shaba actuel) : en effet, un type de céramique dite *dimple based pottery* (depuis 1948), ou poteries à « fossette basale », semblait régulièrement associé au fer et à la présence de types humains protobantous avant l'an 1 000. La *dimple based* devint la carte de visite des Bantous². L'historien Roland Oliver, qui enseigna plusieurs années à l'Université de Makerere (Ouganda) avant d'être professeur à la School of Oriental and African Studies de l'Université de Londres, pro-

posa, dans les années 1960, une synthèse qui fit autorité durant au moins une dizaine d'années, ce que Jan Vansina appelle « le paradigme de Londres ». Il y reliait les résultats de l'archéologie avec les nouvelles hypothèses du linguiste Malcolm Guthrie. Or ce dernier, à la suite d'un énorme travail de comparaisons, venait de localiser le foyer protobantou vers le Katanga, contrairement à Greenberg qui situait la cristallisation de la famille bantu vers le Cameroun. Oliver proposait donc qu'après une première vague de migrations préhistoriques du Nord-Ouest vers le Sud-Est (traversant ou contournant la grande forêt congolaise), on ait assisté durant le premier millénaire de notre ère à une concentration démographique dans les savanes australes où avaient pu se développer la fonte du fer et une agriculture riche, combinant céréales, racines et bananiers (grâce à des influences malaises venues de l'Océan Indien)³. Cette hypothèse, diffusée par le *Journal of African History* (créé en 1960), reprise par les historiens africanistes français de l'époque, célébrée par Basil Davidson, le chantre de l'Afrique ancienne, consolidait sur de nouvelles bases la vision d'une grande civilisation des agriculteurs et forgerons bantous, dignes d'avoir été les bâtisseurs des forteresses de Zimbabwe. L'interprétation économique et technologique remplaçait les rêves de guerres et de conquêtes.

Cependant, des critiques se firent jour dès les années 1970. Les linguistes, peu convaincus en général par le schéma de Guthrie, insistèrent sur les phénomènes de contacts et de convergences qui devaient mettre en garde contre un passage trop facile du comparatisme à des modèles géné-

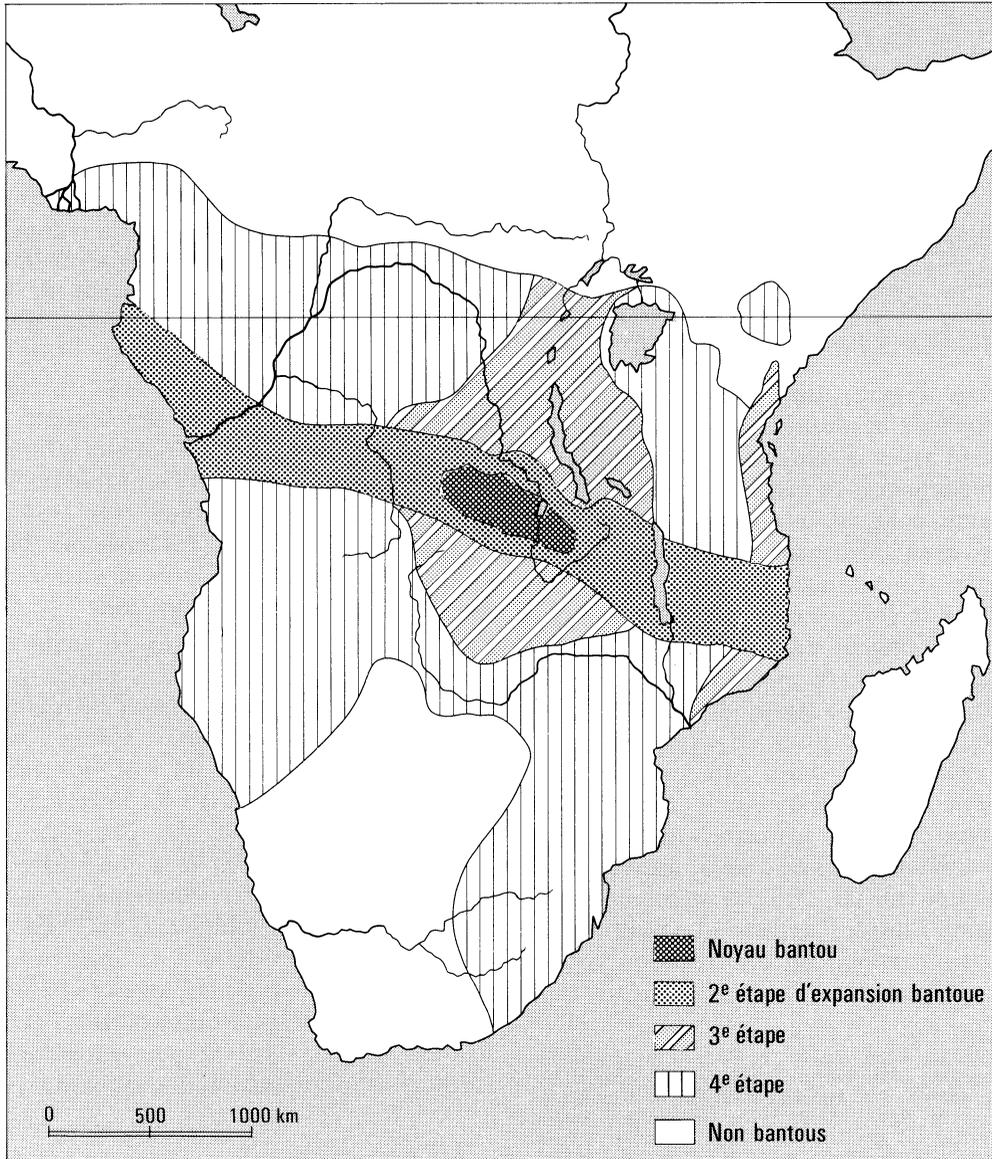
1. J.H. Greenberg, *Languages of Africa*, Bloomington, La Haye, Mouton, 1966, 180 p. (1^{re} version parue dès 1955) ; G.P. Murdock, *Africa. Its people and their culture history*, New York, McGraw-Hill, 1959, 456 p.

2. Voir la synthèse récente de D.W. Philipson, *The later prehistory of Eastern and Southern Africa*, Londres, Heinemann, 1977, 323 p.

3. Notamment, dans « The problem of the Bantu expansion », *Journal of African history*, 7 (3), 1966, p. 361-376 (voir carte).

LES BANTOUS

Carte 5. Le "Noyau protobantou" du Shaba
(Oliver, 1966)



tiques, à la manière des arbres généalogiques de langues du 19^e siècle, et contre la fétichisation d'un « protobantou » théorique. Les archéologues insistèrent sur la diversité des types de céramiques au sein d'un même espace régional, sur la multiplicité des foyers techniques, sur les emprunts, sur l'impossibilité de se contenter d'une équation simpliste entre langue, type humain et culture matérielle¹. Bref, l'histoire de l'Afrique centrale et australe ne peut se réduire à une « migration bantoue », ni même à une seule civilisation.

Philosophie bantoue et négritude

Mais l'image de l'expansion bantoue échappa de la plume des spécialistes. Elle éveillait trop d'échos dans l'Afrique des indépendances, en réaction contre le dénigrement colonial, mais non sans quiproquos avec l'héritage intellectuel de ce dernier. La science semblait fournir des armes à la renaissance culturelle incarnée par les Congrès des écrivains et artistes noirs tenus à Paris et à Rome en 1956 et 1959. La culture bantoue venait en effet d'être magnifiée pour sa « philosophie ». En 1949 (avant deux autres rééditions), Alioune Diop, fondateur et directeur de la revue *Présence africaine*, avait préfacé la traduction française d'un opuscule publié à Léopoldville en 1945 par un missionnaire flamand, Placide Tempels². La philosophie bantoue représentait une réaction contre l'eurocentrisme et contre le mépris avec

lequel était traitée en particulier la culture africaine par les colons du Congo belge. Quand on lit l'étude publiée encore en 1960, sous les auspices de l'Université libre de Bruxelles, sur « la morale bantoue » (d'où la bonté, le courage, l'esprit critique, l'hygiène, etc. seraient bannis...)³, on comprend que ce missionnaire, familier des populations luba, ait cherché à faire entendre un langage plus positif et plus chaleureux. Alioune Diop avait eu du mal à récupérer au Congo, en 1946, cet ouvrage semi-interdit. Il en fut récompensé : Gaston Bachelard, Albert Camus, Gabriel Marcel firent l'éloge de cette œuvre à l'égal de *l'Orphée noir* de Sartre publié en 1948 ! Senghor se référa à Tempels, lors des congrès de Paris et de Rome, pour définir son « humanisme nègre ». Sans doute un tel livre était attendu chez les intellectuels exaspérés par le discours persistant du colonialisme. Mais si l'on examine de plus près son contenu, le quiproquo semble incroyable.

La grande idée de Tempels, celle qui repose selon lui au cœur de la philosophie informulée des Bantous, c'est l'affirmation ontologique de la force vitale : l'être (-*ntu*) est force, il est action et non substance immuable. À côté d'analyses intéressantes sur l'importance de la vie, des relations interpersonnelles et des liens quasi affectifs entretenus avec l'environnement, cette étude pêche par la faiblesse des références, de ses exemples et de sa base linguistique. Les critiques émises dans *Présence africaine* en 1968 par le jésuite camerounais Fabien Eboussi Boulaga furent peu entendues⁴. Cette « ethnophilosophie » quelque peu

1. Sur les débats récents : B. Heine, « Zur genetischen Gliederung der Bantu-Sprachen », *Afrika und Uebersee*, 61 (3), 1973, p. 164-185. T.N. Huffman, « The early iron age and the spread of the Bantu », *South African Archaeological Bulletin*, 1970, p. 3-21. P. de Maret, F. Nsuka, « History of Bantu metallurgy : some linguistic aspect », *History in Africa*, 4, 1977, p. 43-66. C. Ehret, « Agricultural history in Central and Southern Africa (ca. 1 000 BC to AD 500) », *Transafrican Journal of History*, 4 (1-2), 1974, p. 1-26. L. Bouquiaux (éd.), *L'expansion bantoue*, Paris, Selafl, 1980, 3 vol., 848 p. (Actes du colloque de Viviers, CNRS, avril 1977).

2. P. Tempels, *La philosophie bantoue*, Paris, *Présence africaine*, 1949, 125 p. (rééd. 1961).

3. J. Ruytinx, *La morale bantoue et le problème de l'éducation morale au Congo*, Bruxelles, ULB, 1960, 126 p.

4. Critiques de Tempels : F. Eboussi Boulaga, « Le Bantou problématique », *Présence africaine*, 2, 1968, p. 4-40 ; S.O. Okafor, « Bantu philosophy. Placide Tempels revisited », *Journal of Religions in Africa*, 13 (2), 1982, p. 83-100. P. Hountondji, *Sur la « Philosophie africaine »*, Paris, Maspero, 1977, 159 p.

rousseauiste renvoyait plutôt au principe de « participation » de la pensée « primitive » selon Lévy-Brühl, voire à « l'élan vital » de Bergson et elle se référait expressément au vitalisme biologique du docteur Alexis Carrel (*L'homme, cet inconnu*, 1935) et à l'expérience d'un magistrat colonial, E. Possoz, qui avait publié en 1943 un traité de « droit coutumier ». En dernière instance, comme le relève ironiquement Eboussi, Aristote devait avoir été bantou, ou plus exactement saint Thomas, qui fait intervenir la notion d'« acte participé » dans la définition de l'être : une « métaphysique dynamique de l'être comme acte »¹. Tempels, imprégné de thomisme, cache mal que pour lui le *ntu* est une pierre d'attente de la Grâce : « La civilisation bantoue sera chrétienne ou elle ne sera pas ».

La motivation du livre est claire : il s'agit de « partir de la vraie coutume indigène pour conduire les nègres vers une véritable civilisation bantoue » et leur éviter le « déracinement » et le « matérialisme »². Ces phrases étaient écrites quelques mois après l'agitation qui avait secoué le milieu des « évolués », notamment à Lulua-bourg³. De ce point de vue, Tempels, célébré ensuite par les prophètes du panafricanisme culturel, se situait d'abord dans le droit fil de l'« indigénisme », dominant dans l'idéologie coloniale belge⁴, tout en lui donnant un nouveau souffle plus humaniste.

1. D'après E. Gilson, *Le thomisme*, Paris, 1922. Il existait une tradition missionnaire valorisant les religions africaines et leur monothéisme latent : voir A. Le Roy, « Les populations de culture inférieure », in J. Huby (éd.), *Christus*, Paris, 1912 (5^e éd.), p. 54-79 (sur les Bantous).

2. P. Tempels, *La philosophie bantoue*, op.cit., p. 17.

3. J.-L. Vellut, « Le Katanga industriel en 1934 : malaises et anxiétés de la société coloniale », in *Le Congo belge dans la deuxième guerre mondiale*, Bruxelles, ARSOM, 1983, p. 495-523.

4. Voir les études de B. Jewsiewicki sur cet aspect, par exemple « African peasants in the totalitarian colonial society of the Belgian Congo », in M. Klein, *Peasants in Africa*, Los Angeles, Sage Publications, 1980, p. 45-74.

L'idéologie bantouiste et ses contradictions

L'ethnophilosophie bantouiste a fleuri jusqu'à ce jour, notamment, et cela n'est pas sans signification, chez des religieux africains soucieux d'approfondir une synthèse entre religion chrétienne et culture africaine. Ils mobilisent linguistique et anthropologie, de façon d'ailleurs plus convaincante que Tempels. On pense aux œuvres du Rwandais Alexis Kagame, du Zaïrois Vincent Mulago ou du Kényan John Mbiti⁵. Mais l'héritage de l'ethnologie coloniale est également récupéré. Le mot « bantu », écrit le Zaïrois Balihuta⁶, « signifie le type humain de la race noire prédominante en Afrique subsaharienne ». Aujourd'hui, la sémantique et la phonologie ont pris le relais du rôle joué par la craniologie au 19^e siècle. Il s'agit toujours d'établir une équation entre une langue, une culture et un peuple originel. On retrouve même, dans des œuvres récentes à prétention ethno-historique, les grands schémas du 19^e siècle : migrations transcontinentales venues d'une lointaine Asie, illusion d'un foyer originel unique, voire greffes bibliques, comme dans une publication camerounaise où les Bantous se voient appelés « Puta » (sans doute d'après Pouth, fils de Cham !) et sont supposés avoir suivi de « Abakushi » (issus de Kouch ?) venus de Mésopotamie⁷. Des hypothèses invoquées au titre de « traditions africaines authentiques », parfois non sans virulence nationaliste, peuvent s'avérer reprises directement d'auteurs coloniaux des années 1890-1930 : ici l'assimilation Punt-Pwani que nous avons

5. A. Kagame, *La philosophie bantu comparée*, Paris, Présence africaine, 1976 ; V. Mulago, *Un visage africain du christianisme*, Paris, Présence africaine, 1965 ; J. Mbiti, *African religions and philosophy*, Londres, Heinemann, 1969.

6. K. Balihuta, « Langue et culture des Bantu », *Présence africaine*, 2, 1975, p. 31-52.

7. Dika-Akwa, *Les problèmes de l'anthropologie et de l'histoire africaine*, Yaoundé, Clé, 1982, p. 122-127.

trouvée chez le père Torrend ; là des récits de migrations puisés dans l'œuvre d'un ancien gouverneur belge (A. Moeller)¹.

Cette confusion des sources au sein d'une entité intitulée « la tradition africaine » et lue comme une Révélation a été préparée en fait par cinquante ans de manipulations des sources orales, notamment à travers la grille de lecture des missionnaires ethnologues. Ce processus échappe souvent au regard des chercheurs actuels, car il s'est développé essentiellement au niveau des petits manuels scolaires, des feuilles ronéotypées de diocèses, des journaux en langues vernaculaires. C'est ainsi que dans le périodique catholique *Rusizira Amarembe*, publié en kirundi, on peut lire, dans les numéros de juin 1943 et d'avril 1944, que tous les Noirs sont issus de « Kami » et que les Bantous en particulier sont venus d'Océanie ou du Maghreb. Les instituteurs, les catéchistes ou les chefs lettrés du Burundi qui lisaient cela étaient persuadés de se trouver en présence d'une vérité authentifiée par la triple vertu de l'imprimé, de l'Église et de leur langue nationale². Aujourd'hui, ce ne sont pas les linguistes ou les historiens africains, formés à la discipline de leur secteur respectif, qui sont le plus marqués par ce quiproquo, mais des philosophes ou des théologiens, des cadres administratifs ou politiques, qui n'ont pas eu l'occasion de remettre en cause leurs lectures de jeunesse et qui, surtout, y voient un intérêt idéologique. La création en juillet 1982 à Libreville du Centre international de civilisation bantou (CICIBA) exprime parfaitement cette ambiguïté. A

côté d'un programme dont l'intérêt scientifique est indiscutable (une banque de données), ce centre (pour lequel le pluriel « peuples de langues bantou » a été refusé par ses promoteurs) se fixe un objectif politico-culturel évident : « préserver et conserver les valeurs authentiques de la civilisation bantou qui constitue le patrimoine culturel commun de 150 millions d'Africains » (communiqué final signé par huit pays). La consultation de l'avant-projet du programme confirme que le souci légitime de mettre en valeur des peuples et des cultures trop souvent méprisés débouche sur un mélange de naturalisme et de mysticisme qui évoque moins les préoccupations scientifiques contemporaines que les vieilles conceptions du *Volksgeist*.

Ces conceptions « organiques » ne doivent pas être mises au compte de la « spécificité africaniste ». Il est temps de sortir de l'exotisme culturel. On retrouve en effet, à l'issue d'une histoire intellectuelle complexe que nous avons essayé de résumer, la cristallisation d'un mode de conscience collective qui tente aujourd'hui toutes les sociétés. Si, par exemple, en Afrique le structuralisme de Lévi-Strauss peut-être exploité en ce sens, comment oublier que les idées de Dumézil ont aussi été utilisées par les tenants de l'indo-européanisme le plus ultra³ ! L'hyper-ethnisme bantou, forgé de l'extérieur à partir de la linguistique et de l'anthropologie de la fin du 19^e siècle, puis revigoré de l'intérieur comme une variante de la négritude depuis le milieu du 20^e siècle, est idéologiquement plus proche des grandes théories raciales occidentales que des anciennes solidarités africaines.

1. Mutuza Kabe, « Quelques réflexions sur les études historiques de l'Afrique noire », *Au cœur de l'Afrique* (Bujumbura), 23 (6), 1983, p. 383-390.

2. Nous avons étudié ce processus dans le cas de l'Afrique orientale : « Les historiens confrontés à l'échange inégal de l'oral et de l'écrit », in B. Jewsiewicki (éd.), *African historiography*, Los Angeles, Sage Publications (sous presse).

3. Voir B. Sergent, « Penser – et mal penser – les Indo-Européens », *Annales ESC*, 37 (4), 1982, p. 669-681.